

Fritz Tripet : professeur de botanique à l'académie : 1843-1907

Autor(en): **Tribolet, de**

Objekttyp: **Obituary**

Zeitschrift: **Bulletin de la Société Neuchâteloise des Sciences Naturelles**

Band (Jahr): **35 (1907-1908)**

PDF erstellt am: **11.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



F. Tripet

1843-1907.

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DÈS 1866.

SECRÉTAIRE-RÉDACTEUR DU « BULLETIN » DÈS 1879.

FRITZ TRIPET

PROFESSEUR DE BOTANIQUE A L'ACADÉMIE

1843-1907

ESQUISSE BIOGRAPHIQUE¹

PAR M. DE TRIBOLET

Le 1^{er} décembre 1907 mourait à Neuchâtel un homme modeste, qui, par un labeur infatigable de toute sa vie, avait su acquérir dans la science une certaine notoriété. Autodidacte au premier chef, il a conquis son savoir grâce à sa persévérance et à sa curiosité instinctive des choses de la nature. Peu à peu il s'est élevé de la situation modeste d'instituteur primaire à celle de professeur de l'Académie, où il devint un maître aimé de ses élèves et estimé de ses collègues. Il fut un savant modeste, toujours fidèle à son devoir, désintéressé en toutes choses, ne marchandant pas son temps et ayant donné par toute sa vie une belle leçon de dévouement à son pays.

J'ai le pénible devoir de dire un dernier adieu à ce collègue regretté. Aujourd'hui que se trouve brisée une amitié sans nuages, datant de plus de trente années, une confiance réciproque pleine et entière, ce devoir m'est particulièrement douloureux, pour moi qui ai pendant longtemps été le témoin de son constant labeur et qui ai pu apprécier la sûreté de son intelligence et la droiture de son cœur. Aussi, je me sens pressé — et cela non sans une profonde émotion — d'offrir à sa mémoire le tribut d'une reconnaissance inaltérable.

¹ Voyez aussi: *Actes Soc. helvétique. Sc. natur.*, Fribourg 1907; *Rameau de sapin* 1908.

La botanique, qui est toujours restée chez nous plus en faveur que les autres branches de nos connaissances sur la nature, a eu de tout temps dans notre pays de fervents et fidèles adeptes, bien que nul enseignement de cette science ne fût donné avant l'arrivée d'Agassiz à Neuchâtel, en 1832. Collectionneurs passionnés, ils fouillaient les grèves de nos lacs, nos prés, nos bois, nos pâturages, nos vallées et nos cimes à tous les moments de l'année, dès l'apparition des premières fleurs jusqu'à la chute des feuilles et au soleil de l'hiver; ils parcouraient le pays dans tous les sens, cherchant à établir une énumération aussi complète que possible des plantes qui en ornaient le sol. Ces botanistes étaient: le Dr Laurent Garcin (1683-1752); le Dr Jean-Ant. d'Ivernois, de Môtiers (1703-1764) et le Dr Abram Gagnebin, de la Ferrière (1707-1800), sous le patronage desquels J.-J. Rousseau, réfugié au Val-de-Travers, prit le goût de la science qui devait lui sourire et le consoler dans sa vie d'exil; le capitaine J.-F. de Chaillet (1747-1829); le général Henri Petitpierre (1772-1829), qui herborisait déjà sur les champs de bataille de l'Empire; P.-L.-A. Coulon (1775-1855), le fondateur de notre musée d'histoire naturelle, et son ami, le baron A. de Büren, de Vaumarcus (1791-1873), qui avaient conçu, tous deux, en 1815, l'idée d'une Société pour l'avancement des études scientifiques dans la principauté.

Un peu plus tard, nous trouvons, dans nos montagnes, plusieurs hommes qui s'occupaient aussi activement de la flore de leurs régions respectives: le capitaine Louis Benoit, des Ponts (1755-1830); le capitaine Roulet; S.-P. Dumont, de la Ferrière (m. 1785); les frères D.-H. (1764-1825) et H.-L. Gentil; le pharmacien Sam. Junod (1778-1828); Sam. Bonjour; D.-H. Perret, du Locle, tous collectionneurs d'herbiers et auteurs de catalogues locaux de plantes, les cinq derniers ayant même constitué, de 1800 à 1825, une petite société de botanique où se trouvaient consignées leurs nombreuses recherches et leurs observations.

Ces divers amateurs se transmettaient leur savoir en herborisant ensemble et en se guidant sur les indications du catalogue dressé, en 1746, par d'Ivernois, et plus tard sur celui du capitaine de Chaillet, catalogues qu'on copiait et se transmettait en manuscrit, volumes précieux, monuments en quelque sorte des études scientifiques à cette époque, qui furent le point de départ des ouvrages spéciaux, publiés plus tard sur la flore du canton et sur celle du Jura.

A partir de 1832, d'un côté, l'enseignement d'Agassiz et

les courses qu'il aimait à faire avec ses étudiants pour les initier à la pratique de l'histoire naturelle, de l'autre, les publications de Ch.-H. Godet (1797-1879), donnèrent à l'étude de la botanique une direction nouvelle et des facilités inconnues auparavant. MM. Louis Chapuis (1801-1884), Cél. Nicolet (1803-1871), Léo Lesquereux (1806-1889), le Dr J. Lerch (1818-1896), le professeur Louis Favre (1822-1904), le Dr P. Morthier (1823-1887), le Dr Ed. Cornaz, le dernier survivant de cette phalange de naturalistes, se sont beaucoup occupés de la flore du pays et ont, par leurs publications, ainsi que par leurs multiples observations, grandement contribué à la faire connaître. Le nom de Fritz Tripet vient brillamment clore cette longue liste de nos botanistes neuchâtelois.

Il y a dans la physionomie si intéressante de cet homme un caractère qu'il importe de ne pas laisser dans l'ombre et qui doit d'emblée être mis en évidence : il fut avant tout le fils de ses œuvres. Alors que pour tant d'autres, savants ou lettrés, on peut dire, sans leur faire tort, qu'ils doivent en partie leur talent et leurs succès aux circonstances favorables qui les ont aidé, qu'ils sont surtout le produit d'une éducation privilégiée, comme le reflet du monde où ils ont vécu, Tripet nous apparaît comme le fils de ses œuvres, comme une force spontanée et générale, née sous le souffle d'une inspiration personnelle. C'est qu'il a été son propre maître, c'est qu'il s'est élevé par lui-même, presque sans guide, par les sentiers inconnus, jusqu'aux sommets d'une science ardue. Tandis que les autres ont eu à leur disposition les leçons de maîtres savants, lui a travaillé seul ; une vocation personnelle, beaucoup plus que l'aide d'autrui, l'a excité à faire les premiers pas. Et il a continué comme il a commencé, se suffisant à lui-même, avec ses propres ressources. Quelle énergie laborieuse n'a-t-il pas fallu à ce jeune homme qui, parti des échelons les plus inférieurs de la hiérarchie de l'enseignement, sut par son intelligence et son travail opiniâtre s'élever jusqu'aux plus hautes fonctions de l'enseignement supérieur. Si le travail est la loi de ce monde, il en est aussi la joie, et notre collègue en a connu plus que personne les austères et profondes jouissances.

Fritz Tripet est né à Dombresson le 1^{er} juillet 1843, d'une famille peu favorisée par la fortune. Il entra dans la vie par la porte étroite, mais la nature l'avait armé de tout ce qui lui était nécessaire pour affronter les luttes. Il eut de bonne heure sous les yeux le spectacle de ces mœurs simples,

de ces habitudes exactes, de ces traditions correctes qui caractérisent les générations qui nous ont précédés ; aussi ces salutaires exemples ne furent-ils pas perdus pour lui.

L'exemple de son père, David Tripet, qui était instituteur à Dombresson, le décida de bonne heure à choisir sa vocation. Il fit ses premières études à l'école paternelle, puis alla les terminer à l'école industrielle de Neuchâtel (1860-1862). L'amour du travail, une énergie particulière, faite de bonne humeur, le préparèrent rapidement à la carrière à laquelle il devait consacrer sa vie, et le 23 mai 1862 il obtenait à Neuchâtel son brevet de capacité. Le 6 juin suivant, il était nommé instituteur de l'école supérieure des garçons de Chézard-Saint-Martin.

Jeune encore — il n'avait que dix-neuf ans — il débutait ainsi dans l'enseignement. Educateur d'élite, doué de merveilleuses qualités de pédagogue, il a, pendant quarante-trois ans, donné à l'école populaire, tant à Chézard que plus tard à Neuchâtel, le meilleur de lui-même, consacrant à sa tâche, dont il sentait l'entière gravité, tout son zèle, le meilleur de son cœur et de son intelligence. Il aimait ses élèves et il en était aimé. C'est que la jeunesse, si elle est quelquefois insubordonnée, est aussi généreuse et dévouée, et elle se donne sans réserve à ceux qui la comprennent. Tous ceux qui l'ont connu et apprécié sauront rendre justice à sa conscience et à son dévouement professionnels, à sa bienveillance pour ses élèves, à sa sollicitude pour leurs intérêts.

La situation que Tripet occupait à Chézard était modeste, il est vrai, toutefois c'était une position assurée. Mais il rêvait autre chose. A Chézard se trouvait alors le pasteur Henri Junod, grand ami de l'histoire naturelle, aux secrets de laquelle il cherchait volontiers à initier les enfants de l'école. C'est dans le contact avec cet homme d'élite que le jeune instituteur, dont l'esprit ouvert prenait goût aux choses de la nature, sentit s'éveiller en lui un intérêt spécial pour la botanique, que les années ne firent qu'accroître et développer, et qui devint rapidement chez lui une passion.

La présence dans le voisinage, à Dombresson, du Dr Paul Morthier, devenu plus tard professeur de botanique à l'Académie, avec lequel il faisait fréquemment des courses et qui lui signalait les plantes rares et intéressantes à observer, contribua à développer en lui l'amour de la science à laquelle il devait vouer plus tard une bonne partie de sa vie et consacra tous les loisirs que lui donnait l'école. Il commença à s'y initier par la formation d'un herbier, ce qui lui permit de

se familiariser avec la flore du Val-de-Ruz et devint pour lui un agréable délassement, en même temps qu'une source d'intérêt et de satisfaction, qui attirait toujours plus vivement son esprit actif et chercheur.

Mais notre collègue n'avait pas tardé à se faire apprécier comme instituteur, et plus d'une fois on lui avait même proposé des places plus avantageuses. En automne 1868, il accepta enfin un appel à Neuchâtel, au poste de la cinquième classe primaire de garçons. En 1870, il passait en deuxième et dix ans après était nommé en première classe, poste qu'il occupa jusqu'à sa retraite, en 1905. Pendant un certain temps, il enseigna encore l'arithmétique à l'école secondaire des jeunes filles.

A Neuchâtel, Tripet continua à se livrer avec passion à son étude favorite, parcourant notre pays dans tous les sens et étudiant à fond sa flore, qui finit par n'avoir pour lui plus de secrets. Il faut l'avoir vu à travers nos vallées et nos monts, le long des rives de nos lacs, pour comprendre la part que la botanique prenait dans ses affections. Les fleurs avaient pour lui un indiscible attrait et son bonheur était d'aller dans la campagne cueillir les présents que Flore se plaît à y verser. Il avait senti de bonne heure combien l'amour de cette science embellit et anime nos jours, et quels suaves délassements cette étude procure au milieu des ennuis et des déceptions souvent si amères de la vie. Aussi il lui consacrait tous les moments libres que lui laissait l'exercice de sa profession. Cherchant toujours à élargir le champ de ses connaissances, il visita fréquemment les Alpes pendant ses vacances et porta plus spécialement son attention sur la riche flore valaisanne, qu'il apprit à connaître à fond. Chaque année le voyait revenir toujours plus heureux, toujours plus ému à la vue de leur richesse et de leurs beautés.

Grâce à un travail personnel de tous les instants, facilité par une mémoire extraordinaire, notre ami avait si bien réussi à compléter ses connaissances en botanique et à se faire connaître au près comme au loin, qu'il fut appelé en 1883, lors de la réorganisation de l'Académie, à remplacer son maître, le Dr Paul Morthier, qui venait de quitter pour raison d'âge la chaire de botanique, chaire qui avait été instituée en 1868, soit deux ans après l'inauguration de notre nouvel établissement d'instruction supérieure.

Voyant ainsi sa carrière scientifique couronnée de succès, et malgré qu'un domaine plus vaste s'ouvrit à son activité, il ne chercha pas à restreindre ses occupations et resta fidèle à

l'enseignement primaire. C'est que, pédagogue consciencieux, il avait une haute conception de sa tâche et ne la considérait pas comme un moyen d'arriver, mais comme un but qui vaut la peine qu'on s'y consacre en entier.

Pendant plusieurs années, le matériel qui se trouvait à la disposition du professeur de botanique pour son enseignement était des plus rudimentaire; il consistait pour ainsi dire uniquement dans l'herbier personnel que le professeur mettait généreusement à la disposition de ses étudiants. En 1896, le Conseil fédéral sanctionnait enfin, par un arrêté, l'adjonction de Neuchâtel au nombre des sièges pour les examens fédéraux propédeutiques de médecine (sciences naturelles). Cette nouvelle mesure, qui s'était fait attendre longtemps, consacrait définitivement la réussite de la réorganisation de notre établissement d'instruction supérieure et permettait plus spécialement aux professeurs des sciences physiques et naturelles (zoologie et botanique) d'améliorer leur enseignement en le perfectionnant. Les installations des laboratoires furent alors complétées de façon à répondre aux nouvelles exigences.

Dans l'intervalle, les riches herbiers de deux de nos savants botanistes, les Drs Morthier et Lerch, venaient d'être généreusement offerts à l'Académie. Il fallut donc aménager une salle spéciale pour les installer; cette salle fut, en outre, pourvue de l'outillage nécessaire aux exercices microscopiques et ainsi un laboratoire bien aménagé se trouvait créé et mis à la disposition du professeur de botanique et de ses étudiants.

Disons à ce propos que la botanique de Tripet n'était ni anatomique, ni physiologique, mais essentiellement systématique. Les questions abstraites et générales l'intéressaient moins; l'espèce, en revanche, l'occupait entièrement. C'est cette partie de la science à laquelle il s'est particulièrement intéressé et qu'il a cultivée avec succès.

Le jardin botanique, qui s'étend le long de la façade sud du bâtiment académique, est sa création. Il l'a organisé patiemment, l'a constamment enrichi par les trouvailles intéressantes qu'il faisait dans ses nombreuses courses, et aimait beaucoup à y conduire visiteurs et étudiants. Quoique de dimensions modestes, il renferme néanmoins une riche collection de plantes rares et importantes sous bien des rapports. On y voit rassemblées les plantes des diverses régions du canton et une riche collection de plantes alpines de tous pays.

Tous ceux qui ont suivi ses leçons savent quel intérêt il témoignait à ses étudiants. Toujours prêt à rendre service, il faisait sienne leur cause; il aimait à se mêler à eux et à

resserrer les liens de solidarité qui doivent unir professeur et élèves. Il savait tout particulièrement stimuler leur zèle par l'entrain qu'il mettait à leur exposer les particularités de la vie végétale et à les diriger dans les excursions scientifiques qui devaient illustrer ses leçons et compléter son enseignement. Il encourageait les commençants et les aidait volontiers à analyser et déterminer ce qu'ils pouvaient récolter dans leurs courses. Doué d'une mémoire prodigieuse, qui ne lui faisait jamais défaut, non seulement il connaissait les noms des innombrables espèces qui constituent notre flore, mais il n'ignorait pas non plus leur époque de floraison et savait exactement à quelle date, dans quelle partie du pays telle fleur faisait son apparition. Travailleur infatigable jusqu'au bout, passionné pour son enseignement, il recevait encore chez lui ses étudiants quelques jours avant sa mort, alors que la maladie l'empêchait de quitter la chambre, et ce n'est qu'au dernier moment que, sur l'ordre de son médecin, il se vit obligé, bien à regret, de cesser ses leçons. Ses collègues, professeurs à l'Académie et plus spécialement ceux de la faculté des sciences, qui ont eu le privilège de vivre dans son intimité, savent combien étaient grandes ses qualités de cœur et d'esprit; ils savent le charme de son amitié si cordiale, de son âme loyale et franche, soucieuse du bien et de la justice. La confiance qu'ils lui témoignaient l'avait fait désigner à leurs suffrages pour présider aux destinées de la faculté des sciences pendant la période de 1896 à 1898.

Tripet s'occupa aussi beaucoup de son herbier personnel et de ceux qui avaient été légués à l'Académie par les héritiers des Drs Morthier et Lerch. Leur bon entretien lui tenait à cœur et il a poursuivi pendant nombre d'années, avec une persévérance inaltérable, aidé de M. Eug. Sire, ancien instituteur et botaniste lui aussi, le grand travail de leur revision et de leur développement, consacrant à cette besogne une bonne partie du temps que lui laissaient ses devoirs d'instituteur et de professeur. Membre de la commission du Musée d'histoire naturelle, il avait également la charge de l'entretien de son riche herbier.

C'est surtout à son initiative et à celle du Dr Morthier, auxquels se sont joints MM. Sire et B. Jacob, que s'est formée en 1870 la Société helvétique pour l'échange des plantes, continuatrice d'une société poursuivant le même but, la société vogéso-rhénane, qui existait à Mulhouse depuis 1863 et à laquelle la guerre franco-allemande était venue mettre fin. Ce fut lui qui, pendant longtemps, centralisait les envois

que devaient lui faire chaque année les sociétaires et qui leur adressait les parts auxquelles ils avaient droit. Chacun d'entre eux, en effet, devait fournir annuellement 50 parts de chacune 5 espèces vasculaires et 10-15 cellulaires, non ubiquistes et choisies parmi celles qui intéressaient le plus grand nombre. Or, cette distribution constituait une besogne singulièrement absorbante qu'il lui devenait toujours plus difficile de satisfaire. De plus, les plantes à recueillir se faisaient toujours plus rares. Aussi, après vingt-cinq ans d'existence, pendant lesquelles il ne lui avait épargné ni sa peine, ni son temps, la société fut dissoute.

Tripet était en relations suivies, non seulement avec ses confrères les botanistes neuchâtelois, mais aussi avec nombre de confrères étrangers avec lesquels il entretenait une correspondance et des relations d'échanges. C'est en partie grâce à elles qu'il put se créer un herbier aussi remarquable par le nombre des exemplaires que par la sûreté des déterminations. Lié avec la plupart des botanistes suisses, il aimait à assister aux réunions annuelles de la Société helvétique des sciences naturelles dont il faisait partie depuis 1883 et où il se retrem-pait au contact de ses collègues et amis. Nous avons été maintes fois témoin de la sympathie qu'il inspirait et de la cordialité avec laquelle il était accueilli. Il présida la section de botanique à la réunion de Fribourg, en 1907, la dernière à laquelle il ait assisté.

Membre de la Société des sciences naturelles de Neuchâtel depuis 1866, aux séances de laquelle il était un membre assidu et écouté, il fut dès 1879 le secrétaire-rédacteur de son *Bulletin*. Il s'acquitta de ses fonctions avec la conscience qui lui était habituelle et soigna la publication de nombreux volumes. Il était aussi membre de la Société valaisanne des sciences naturelles, La Murithienne, et fut même pendant quelques années un des rédacteurs du *Bulletin* de ses travaux. Il faisait également partie de la Société ouralienne des amateurs d'histoire naturelle, à Ekaterinenbourg, en qualité de membre correspondant. Enfin, il était membre de la Commission fédérale pour les examens propédeutiques (sciences naturelles) de médecine et de la Commission cantonale pour la protection des monuments naturels et préhistoriques.

Tripet avait remplacé en 1889, à la rédaction du *Rameau de sapin*, le Dr Guillaume, appelé à Berne aux fonctions de directeur du bureau fédéral de statistique. Secondé d'abord par un comité de rédaction, il devint bientôt l'unique éditeur responsable de ce journal et réussit à s'entourer d'une cohorte

de collaborateurs dévoués qui ont maintenu à cette modeste publication sa réputation. Aucun des lecteurs du *Rameau* n'ignore ce qu'il a été, assumant seul pendant plusieurs années la responsabilité de sa publication, allant jusqu'à en soigner lui-même l'expédition et y consacrant son temps avec un désintéressement qui lui fait honneur.

Ajoutons qu'il a aussi été le collaborateur savant et dévoué de son collègue, M. le professeur Hirsch, dans les publications que celui-ci était chargé de soigner, en sa double qualité de secrétaire perpétuel de l'Association géodésique internationale et du Comité international des poids et mesures.

Si la multiple activité de Tripet semblait ne pas connaître de limites, nous ne pouvons que regretter qu'il ait si peu publié. Sans doute, il ne dédaignait pas écrire, mais le temps lui faisait défaut pour le faire comme il l'aurait désiré. Il communiquait gracieusement à ses collègues les précieux résultats de ses observations, sans se préoccuper d'en conserver la propriété. Nous n'avons de lui que de courtes notices et communications parues dans le *Bulletin* de la Société des sciences naturelles de Neuchâtel, dans les *Actes* de la Société helvétique des sciences naturelles et dans le *Rameau de sapin*, décrivant surtout de nouvelles stations de plantes ou des espèces nouvelles pour la flore neuchâteloise ou la flore suisse.

Dans sa vie si bien remplie, notre ami a connu souvent les joies et les succès incontestés. Mais son activité incessante, sans relâche, ne lui a pas permis de trouver la possibilité de se reposer comme il le désirait ardemment. Se plaignant constamment du surcroît de ses occupations, il continuait quand même sa manière de vivre et souvent on était tenté de lui dire : vous en faites trop. Trop sûr de son courage et de ses forces, il ne mesurait pas sa tâche à leur taille ; au contraire, il l'augmentait sans cesse. Ce n'est que brisé par la fatigue et atteint déjà dans sa santé qu'il se décida, en janvier 1905, à solliciter un congé de quatre mois, qu'il passa sous le climat plus clément et plus doux d'Alger. Malheureusement ce séjour ne contribua pas à le rétablir et ne lui procura qu'un temps de répit dans son état général. Enfin, en automne de la même année, il quitta définitivement l'enseignement primaire, dans l'intention de se consacrer entièrement à son enseignement académique. Il était encore dans la force, sinon de l'âge, du moins de l'intelligence, et on était en droit d'espérer que la science, sacrifiée par lui à la pédagogie, allait prendre sa revanche et le savant mettre à profit des loisirs dont n'avait jamais joui l'instituteur. Il se réjouissait à l'espérance prochaine d'avoir un peu de repos et répétait à qui

voulait l'entendre combien il était heureux du calme que lui procurerait une retraite impatiemment attendue.

Il aurait tant désiré employer tout son temps à ses occupations favorites, mais la maladie était là qui minait sourdement ses forces et l'obligea à apporter un sérieux allègement à ses travaux. Malheureusement, il était trop tard. Il fallut se résigner, non pas précisément à l'inaction, mais à restreindre considérablement ses occupations. Pour une nature comme la sienne, le sacrifice était grand. Il sut se soumettre. Cette soumission était joyeuse, volontaire; il attendait la réalisation des mystères qu'il n'avait fait qu'entrevoir ici-bas. Il s'en est allé, laissant les siens pleurant et consternés, car il n'était pas encore de ces vieillards que les années ont déjà exilés de la vie. Son espoir était déçu. Le jour de repos était arrivé, il est vrai, mais c'était celui qu'amène celle qui vient si souvent nous prendre par surprise pour nous précipiter dans la tombe.

Quand on jette un regard d'ensemble sur cette longue carrière, si vaillamment parcourue, si fructueusement remplie, on ne s'étonne que d'une chose, c'est que ses forces n'aient pas trahi plus tôt sa volonté et ses efforts. Son perpétuel labeur n'allait évidemment pas sans fatigue, aussi celle-ci lassa bientôt ses forces et le livra sans défense aux assauts du mal qui le guettait. Il est mort de cette fièvre de travail, toujours actif et agissant, qui le tourmentait sans cesse.

L'homme en Tripet était à la hauteur du savant. Il était bienveillant comme tous les hommes bons. Il y avait chez lui une dignité souriante, une noblesse aimable, quelque chose d'agréable et de doux qui enveloppait d'un charme particulier tous ceux qui l'approchaient. Cette bonté, cette sérénité de l'âme se faisaient sentir partout autour de lui. Sa fidélité dans l'amitié l'a fait aimer de tous ceux qui l'ont approché; sa conscience droite et honnête, la loyauté de sa parole, sa vie sans tache et sans défaillance ont toujours inspiré l'affection et le respect. Tous ceux qui l'ont connu appréciaient en lui une nature d'élite qui pouvait avoir des adversaires, mais non pas d'ennemis. La preuve en est dans les manifestations spontanées de l'estime générale lors de sa mort.

Sa vie durant, Tripet a eu cette préoccupation constante, apprendre et bien faire. Pour atteindre ce but, rien ne lui a coûté, travail incessant, efforts continus, lutte de tous les jours. Il a voulu, voulu fortement, dominé sans cesse par une idée qui a été le mobile supérieur de sa vie, l'accomplissement du devoir. C'est sur ce mot de devoir que j'insiste. Il a dominé toute l'existence de notre ami, il en a été la raison

d'être intime et tous ceux qui l'ont connu et aimé se souviendront qu'on ne pourrait y conformer sa vie avec plus de simplicité, de sincérité et de force d'âme.

Pour suffire à tout, sa vie n'a été qu'un perpétuel labeur, qu'un constant désir d'être utile, de faire plaisir et surtout de bien faire. Obligeant également pour chacun, aussi indulgent pour les autres qu'il était difficile et sévère pour lui-même, tel a été le fond de cette nature essentiellement bonne. Loin d'être le savant égoïste qui s'isole de ses semblables en se confinant dans sa spécialité, il s'est toujours occupé avec intérêt et bienveillance des affaires des autres. Pendant sa longue carrière d'instituteur, il a témoigné son intérêt à tout ce qui touche de près ou de loin à l'école primaire : fonds scolaire de prévoyance, société pédagogique neuchâteloise et romande, bibliothèque des instituteurs neuchâtelois, rédaction de l'*Educateur*, journal pédagogique de la Suisse romande. Il prenait aussi une part active aux conférences du corps enseignant primaire, où sa voix autorisée prenait souvent part aux discussions et où ses conseils pleins de sagesse et d'expérience étaient appréciés de tous, jeunes et vieux.

Ajoutons que ce savant fut, dans son domaine aussi, un vrai chrétien. A ses nobles qualités de cœur et d'esprit, il joignait une piété sérieuse, réfléchie, éclairée. C'est qu'il n'était pas demeuré insensible aux merveilleuses harmonies de cette nature qu'il avait si souvent explorée et qui ne pouvaient manquer de faire naître en lui toute son admiration pour l'œuvre sublime du Créateur. La croyance à une autre vie, la foi en la justice absolue de Dieu lui ont fait envisager la mort sans effroi, comme un dernier devoir à remplir, comme un dernier mérite à s'assurer par un libre consentement. Membre fondateur de l'Eglise indépendante de Neuchâtel, à laquelle il était fortement attaché, il dirigea son chœur mixte pendant de longues années et cela avec un réel dévouement.

C'est une des meilleures consolations de la brièveté de la vie humaine, toute insuffisante qu'elle soit, de penser qu'il y a des hommes qui se survivent à eux-mêmes. Ils disparaissent, hélas, dans leur personnalité éphémère, mais leur œuvre et leur souvenir restent.

Puissent nos regrets unanimes, notre admiration affectueuse pour l'homme si bon qu'ils ont perdu, être pour sa veuve et pour ses enfants une consolation, de même que l'exemple de sa vie si modeste et si loyale sera pour nous tous un guide et un soutien. Tous nous prodiguerons à sa mémoire les marques de nos regrets et de notre respect.

PUBLICATIONS DE F. TRIPET

B. = Bull. Soc. Sc. natur. de Neuchâtel.

R. = Rameau de sapin.

Actes = A. Soc. helvétique des Sc. natur.

Arch. = A. des Sciences physiq. et natur. de Genève.

1869. — Plantes rares de la Brévine, B. VIII, 241.
Leucoium aestivum, L., B. VIII, 258; XVI, 296; R. 1874, 32.
1871. — Sur la Flore du Jura, de Grenier, B. IX, 26.
Carex pilosa, Scop., à Chaumont, B. IX, 47.
Sur la Société helvétique pour l'échange des plantes,
B. IX, 47, 194, 205, 213; XI, 87.
1872. — L'ellébore verte aux Verrières, B. IX, 206.
Variété blanche de *Fritillaria meleagris*, L., B. IX, 212.
1873. — Sur les tourbières du Jura et la flore qui les caractérise, B. IX, 484.
Deux plantes rares de l'Engadine, *Stellaria Friesana* et *Astragalus leontinus*, Wulf., B. X, 3.
1874. — Sur le *Puccinia Malvaceorum*, Mont., B. X, 27, 244.
Collection de plantes de Hongrie, B. X, 46.
La gentiane des neiges (*Gentiana nivalis*, L.), R. 74; B. XI, 426.
1875. — *Dryas octopetala*, L., à Chaumont, B. X, 244.
1876. — La grassette des Alpes (*Pinguicula alpina* L.), R. 4.
Plantes du Grand-Saint-Bernard, B. X, 277.
Sur les causes de l'inégale distribution des plantes rares dans les Alpes, B. X, 331.
Orobanche flava, Mart., à la Combe Biosse, B. X, 353.
Monstruosités végétales, B. XI, 2; XII, 328; XV, 205; XXII, 324; XXVI, 402, 433; XXX, 490; R. 1897, 4; 1899, 36; 1900, 12.
1877. — *Scorzonera humilis*, L., et *Prunella alba*, Pallas, deux plantes nouvelles pour la flore du canton, B. XI, 40.
Arabis rosaea, DC. et *Tulipa silvestris*, L., B. XI, 146; XIV, 353.
Sur la flore de l'Islande et les plantes rapportées par Ph. de Rougemont, B. XI, 148.

1878. — *Rhododendron hirsutum*, L., à Chasseral, B. XI, 284.
Galanthus nivalis, L., à Fontaine-André, B. XI, 295.
Sur la flore de la Laponie norvégienne et les plantes rapportées par Ph. de Rougemont, B. XI, 339.
1879. — *Lathraea squamaria*, L., à Lignièrès, B. XI, 491.
1880. — L'Argousier faux nerprun (*Hippophae rhamnoides*, L.), B. XII, 163; R. 1900, 19.
1884. — La Cardamine à trois folioles (*Cardamine trifolia*, L.), B. XIV, 355; Actes 1886, 80; Arch., 97; R. 1889, 22.
1885. — Modifications de la flore du Jura neuchâtelois, Actes 59; Arch., 69.
1886. — Sur des plantes de l'Himalaya, B. XVI, 238; Actes 1888, 54; Arch., 56.
Variété de *Ranunculus pyrenaicus*, L., var. *plantagineus*, All., Actes, 80; Arch., 98.
1887. — Le Velar raide (*Erysimum strictum*, Fl. de Wett.), R., 46; B. XXX, 507.
Lettres du Yunnan, de l'abbé Delavay, missionnaire, B. XVI, 267.
1888. — Excursion dans le val de Cogne (Piémont), Actes, 54; Arch., 57.
1889. — Nouvelles variétés de tulipes, B. XVII, 238; XVIII, 193.
1890. — Le Mimulus à fleurs jaunes (*Mimulus luteus*, L.), R., 42.
Morchella conica, Pers., à la gare de Neuchâtel, B. XIX, 121.
1891. — La Pédiculaire du Jura (*Pedic. Jurana*, Stein.), B. XIX, 149; R. 26.
L'Ibérède trompeuse (*Iberis decipiens*, Jord.), B. XIX, 149; XXII, 331; R. 1892, 6.
1892. — Les marais tourbeux de la Suisse, R. 45.
Plantes rares du Jura bernois, Actes 64; Arch. 93.
1893. — *Colchicum alpinum*, L., B. XXII, 308; XXIII, 271.
Culture de l'absinthe dans le canton, B. XXII, 312.
La Chlore perfoliée (*Chlora perfoliata*, L.), R. 3.
La Pyrole intermédiaire (*Pyr. media*, Sw.), R. 35.
L'Inule de Vaillant (*Inula Vaillanti*, Vill.), R. 39.
1894. — Une autobiographie de Léo Lesquereux, B. XXII, 260, 316.
Sur l'apparition soudaine de plantes étrangères à la flore du canton, B. XXIII, 248, 251.
Fritillaria meleagris, L., à Chézard, B. XXII, 324.
Genista Halleri, Reyn., à la Tourne, B. XXII, 331.
1895. — Maurice Tripet, 1863-1894, R. 2.

1896. — Une plante à extirper de nos prairies (*Rhinanthus minor*, L.), R. 23.

Sur un tronc de glycine (*Wistaria Sinensis*, DC.), B. XXIV, 254.

1897. — L'Erine des Alpes (*Erinus alpinus*, L.), R. 14.

Le Lycoperdon géant (*L. giganteum*, Batsch), R. 97.

Une plante nouvelle pour la flore suisse (*Biscutella cichoriifolia*, Lois), B. XXV, 237, 301; Actes 1899, 73; Arch. 52.

1898. — Album de plantes peintes du pays, B. XXVI, 413.

Ophrys aranifera, Huds., au Landeron, B. XXVI, 424.

1899. — *Gentiana acaulis*, L., à Lignièrès, B. XXVII, 289.

Découverte d'un nouveau diptère (*Chilosia Dombresonensis*, Beck.), R. 34.

1900. — Encore une plante à ajouter à la flore suisse (*Vicia orobus*, DC.), R. 2; B. XXVIII, 215, 242.

Collection de champignons de l'herbier Morthier, B. XXVIII, 249.

Sur la flore de St-Blaise et des environs, B. XXVIII, 266.

Gymnosporangium juniperinum, B. XXIX, 431.

Recherches à entreprendre sur la dispersion de certaines plantes jurassiques, R. 28.

La laïche bryzoïde (*Carex bryzoïdes*, L.), R. 34.

Un dernier mot sur l'*Hacquetia epipactis*, DC., au Mont-Aubert, R. 40.

1901. — Sur les poisons des champignons, B. XXIX, 440.

Sur trois espèces nouvelles d'Urédinées, Actes 176; Arch. 47; R. 38; B. XXIX, 467.

1902. — *Asperula arvensis*, L., à Chambrelieu, B. XXX, 501; R. 23.

Quatre espèces nouvelles pour la flore mycologique du Jura, R. 46.

Lettres inédites de Léo Lesquereux, B. XXX, 436; R. 1904, 27.

Trapa natans, L., B. XXX, 482.

L'arbre à dentelle (*Lagetta lintearia*, Lam.), B. XXXI, 362.

1903. — Le lis martagon à fleurs blanches, R. 32.

1904. — Notes floristiques sur le Jura suisse, R. 36; 1905, 20; 1906, 15.

1905. — Louis Favre, 1822-1904, R. 2.

1906. — Jules Tercier, 1853-1906, R. 18.

1907. — Le centenaire de Louis Agassiz, R. 40.